

Vers une écologie des publics

Robert Ezra Park, l'opinion publique et le comportement collectif

Daniel Cefai

in S. Guth (ed.), *Modernité de Robert Ezra Park*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 155-188.

Robert Ezra Park a développé une réflexion sur le public et sur la foule, dès sa thèse de doctorat¹ et tout au long de sa carrière de sociologue. Alors que ses travaux sur l'écologie humaine, sur la ville et sur la race sont relativement bien connus aujourd'hui, ces questions plus politiques ont été délaissées par les commentateurs. La chose est d'autant plus étrange que le regain d'intérêt pour le pragmatisme a érigé *The Public and its Problems* de John Dewey² en classique de théorie politique et que la sociologie des publics a connu une véritable explosion depuis la fin des années 1980, à la faveur de la réception de Habermas aux États-Unis. Mais Park est resté dans l'ombre. Il en va de même pour les questions de l'opinion publique et du comportement collectif. Les sociologues de l'action collective ont, après la substitution dans les années 1970 des modèles des choix rationnels et de la mobilisation des ressources à la tradition du *collective behavior*, complètement dénigré cet héritage, injustement confondu avec la psychologie des foules. Quant aux historiens du concept d'opinion publique, ils commencent leur enquête avec le sondage Gallup en 1932, mentionnent rétrospectivement Bryce et Lovell, s'arrêtent sur la polémique entre Dewey et Lippmann, relatent éventuellement les expérimentations de Merriam et de Gossnell. Mais ils font presque toujours l'impasse sur les recherches de Park et de ses étudiants sur le public, l'opinion et la presse. Bref, Park est toujours renvoyé à son image de journaliste, d'entrepreneur de recherche habile et de professeur attentif à ses étudiants, mais la qualité de penseur politique lui est refusée.

Nous nous proposons ici, au contraire, de montrer comment ses hypothèses sur les publics restent d'une grande actualité et comment elles ouvrent des voies d'enquête et de réflexion alternatives à celles qui ont cours aujourd'hui dans ce domaine. Nous ne visons pas tant une reconstitution

¹ Park R. E., *Masse und Publikum*, Berne, Buchdruckerei Lack & Grunau, 1904 (trad. ang. *The Crowd and the Public*, Chicago, University of Chicago Press, 1972). Une traduction française par R. Guth, introduite par S. Guth, est aujourd'hui disponible, *La foule et le public*, Paris, Parangon, 2007.

² Dewey J., *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt, 1927, trad. fr. J. Zask, *Le public et ses problèmes*, Pau, Presses de l'Université de Pau, Tours, Farrago/Éditions Leo Scheer, 2003.

historienne des usages de la catégorie de « public » chez Park qu'une extrapolation réflexive qui se fonde sur la lecture de ses textes.

Qu'est-ce que le public ?

Qu'est-ce que le public pour Park ? Il semble en proposer deux versions.

Park présente le public comme doté d'une structure ternaire, à la façon de Dewey. Deux parties adverses s'affrontent l'une l'autre autour d'une situation qui leur apparaît problématique et qu'il s'agit de définir et de maîtriser. À travers leur confrontation, ce sont peu à peu des façons de décrire, d'expliquer, d'interpréter et d'apprécier la situation comme étant porteuse de conséquences positives ou négatives pour le bien public qui se dessinent. Ces parties s'entendent petit à petit autour de points de discord et s'opposent sur des versions de configuration d'un problème public. Ce faisant, elles s'organisent, se donnent des porte-parole, produisent des faits, invoquent des principes, et interpellent des auditoires. Des camps se rassemblent autour de ces prises de position : des courants d'opinion se forment, des groupes d'intérêt se constituent, des actions collectives se déploient. Les individus qui se sentent concernés entrent les uns avec les autres dans des processus d'association, de coopération et de communication. Les représentants des parties adverses, depuis la scène publique que leur confrontation a fait naître, s'adressent à des auditoires qui sont susceptibles de prendre partie à leur tour et cherchent à se les rallier pour les soutenir dans leur combat. Le public se déploie ainsi dans une arène de conflit et de représentation, avec au minimum deux camps qui s'affrontent et un auditoire qui est le destinataire de leurs batailles.

Ailleurs, le public ressemble davantage au public de lecteurs de nouvelles de Tarde. Dans la « contagion sans contact » des idées et des jugements à travers la lecture des nouvelles³, se forme une conscience collective. Le public ne correspond pas à une classe sociale, ni à un groupe statutaire. Il naît de la « simultanéité de convictions » entre personnes qui ne se connaissent pas et ne se sont jamais rencontrées, mais qui sont connectées à distance par des médias. Le public est un collectif engagé dans les mêmes processus d'expérience publique, dans l'horizon ouvert à distance par la presse. L'attention publique est polarisée sur les mêmes thèmes, happée par les mêmes préoccupations. Le public se forge alors dans un deuxième moment à travers les échanges des conversations ordinaires – ce deuxième flux de la communication ordinaire, plus tard analysé par E. Katz et

³ Tarde G., « Le public et la foule », *La Revue de Paris*, 1898, repris in *L'Opinion et la foule*, Paris, Alcan, 1901.

P. Lazarsfeld⁴, relayé par des têtes de réseaux, des autorités morales, des vedettes ou des notables. Mais il se réalise aussi, parfois, dans des actions collectives, moyennant des procès de sensibilisation, de mobilisation et de recrutement qui, selon diverses modalités et à divers degrés d'engagement, étendent sa configuration. Les relations du public ramifient tandis que sa voix porte davantage, que ses dénonciations et revendications s'affirment et que ses univers de discours se complexifient.

Ces deux versions se composent facilement l'une avec l'autre. Selon C. Clark, une étudiante de Park, le public n'est pas simplement composé des spectateurs ou des auditeurs – les *bystanders* de W. Lippmann⁵ – il inclut tous les « participants actifs à une affaire en controverse » – les *insiders*⁶. Tant les protagonistes et les antagonistes, engagés dans un « acte collectif en train de se réaliser », que leurs suiveurs et leurs supporteurs, parfois organisés en groupes de soutien ou de pression, et que les membres des auditoires, qui assistent au déroulement de cette affaire, qui prennent parti avec passion ou qui se murent dans leur indifférence, font partie du public. Le public de la presse, comme le public littéraire ou le public théâtral, ne sont que quelques-unes des figures particulières du public. Ces figures permettent de penser la communauté de sentiment, d'appréciation et de jugement qui se met en place dans la réception d'une œuvre ou d'une nouvelle, et les disputes parfois âpres qui s'ensuivent parfois. Mais le public ne s'entend pas seulement au sens de ce type de collectif qui naît au XVIIe siècle et qui se politise au XVIIIe siècle⁷, destinataire potentiel, jouisseur esthétique et commentateur critique de textes écrits par d'autres. Le public est aussi ce collectif, tout aussi énigmatique, qui opine et qui agit dans un monde commun, en vue de la définition, de la configuration et de la légitimation d'un bien public.

Quelles sont donc les différentes dimensions du public selon Park ? Comment peut-on prolonger sa pensée en réintroduisant une dimension écologique, présente dans ses études sur la presse, la ville ou l'ethnicité, dans sa réflexion sur les publics ? Comment, autrement dit, jouer Park contre Park, pour complexifier sa propre interrogation ?

⁴ Katz E., Lazarsfeld P., *Personal Influence : The Part Played By People in the Flow of Mass Communications* (1955), New Brunswick et Londres, Transaction Pub., 2006.

⁵ Lippmann W., *Public Opinion*, New York, Macmillan, 1922.

⁶ Clark C. D., « The Concept of the Public », *The Southwestern Social Science Quarterly*, 1933, 13, 4, p. 310-320, ici p. 317.

⁷ Merlin H., *Public et littérature en France au XVIIe siècle*, Paris, Éditions des Belles Lettres, 1994 et Habermas J., *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* (1962), Paris, Payot, 1978.

Opinion publique et comportement collectif

Faisons un petit détour par les concepts de comportement collectif et l'opinion publique, qui nous conduit en plein au cœur du problème. Ces notions sont souvent délaissées par les commentateurs de Park, parce qu'elles paraissent peu cohérentes dans son texte, manquant de tranchant et de précision, à la différence des concepts de l'écologie humaine. Nous croyons au contraire qu'en dépit de leur faiblesse, elles y sont cruciales et couronnent l'édifice sociologique qu'il s'est efforcé de bâtir, en particulier dans la *Green Bible*⁸. En même temps, il ne faut sans doute pas céder à une illusion d'optique, celle d'un Park qui partagerait la posture militante de Mead ou de Dewey, d'Addams ou d'Abbott, alors que l'on sait son ambivalence vis-à-vis de l'activisme de l'époque : réformiste, mais excédé par les naïvetés des *do-gooders*, radical quant à la question raciale, mais peu enclin à l'enthousiasme quant à la justice sociale. Le public a chez lui le statut d'un outil descriptif et analytique, beaucoup plus que d'un mot d'ordre pour l'action. Le processus de publicisation du public est articulé par deux *formes élémentaires de la vie collective* – comportement collectif et opinion publique. La psychologie sociale rend compte des modes de constitution des « trames d'intercommunication »⁹ qui fondent ces deux dimensions du public : celle de la *conscience collective* du public, celle de l'*action collective* du public.

Le comportement collectif peut être pensé comme une « action conjointe » (*joint action*) entre individus qui se regroupent les uns avec les autres et les uns contre les autres, qui alignent leurs définitions de la situation, qui parfois coordonnent leurs ressources et ajustent leurs objectifs. Mais il englobe bien plus que cela. En 1921, l'agitation sociale (*social unrest*) recouvre selon Park les contagions mentales, les épidémies psychiques, les suicides collectifs, les renouveaux linguistiques, les réveils nationalistes. Elle désigne les mouvements de masse, les migrations raciales, les croisades chrétiennes, les mouvements pour l'émancipation des femmes et pour la prohibition de l'alcool. Elle peut se figer dans des sectes religieuses, mystiques et hérétiques, comme elle peut se répandre dans les crises économiques, les modes, les réformes et les révolutions¹⁰. L'affaire se joue

⁸ Park R. E., Burgess E. W., *op. cit.*, 1921, en particulier chap. XII, « Social Control » et chap XIII, « Collective Behavior ».

⁹ Cooley C. H., *Social Organization : A Study of the Larger Mind*, New York, Charles Scribner's Sons, 1909, p. 5-12.

¹⁰ H. Blumer, dans « Collective Behavior », in A. M. Lee (ed.), *Outline of Sociology*, New York, Barnes and Noble, 1946, p. 167, reprend cette typologie : « les foules (*crowds, mobs*), les paniques (*panics, stampedes*), les passions et les manies (*fads, manias*), les danses dans le vent (*dancing crazes*), les conduites de masse (*mass behavior*), l'opinion publique, la propagande, la mode, les mouvements sociaux, les réformes et les révolutions ».

dans un triangle entre le public, la foule et la secte. Le type de comportement collectif qui nous intéresse ici s'accomplit en vue du bien public ou au nom de l'intérêt public (*public interest*) – il accompagne la formation de la « volonté générale », selon une proposition de Park dans sa thèse de doctorat¹¹. Il émerge quand le « consensus social » est rompu par une décision ou un événement, une révolte ou une crise qui conduit à une mobilisation civique ou politique. Il croît dans les mailles et les marges de l'ordre institutionnel, se nourrit du changement et induit du changement. L'ordre public traverse des cycles d'organisation et de désorganisation : le comportement collectif n'est autre que l'ensemble des processus d'association, de coopération et de communication – et à leur revers, des processus de dissociation, de compétition et de conflit – qui rassemblent des individus autour d'objectifs communs. Ces processus les mobilisent dans des activités collectives de critique, de dénonciation ou de revendication, ils remanient des logiques d'intérêt, des rapports de force et des univers de discours, ils créent de nouveaux environnements sociaux, urbains ou institutionnels.

Quant à l'opinion publique, elle émerge des « discussions entre les individus qui tentent de formuler et de rationaliser leurs interprétations individuelles des nouvelles » : elle se donne dans son processus de constitution, avant d'être fixée, stabilisée et codifiée en « dogme, doctrine ou loi ». Elle accompagne le « processus politique » qui court d'une phase d'agitation initiale à la définition d'une situation problématique à la prise de mesures légales et politiques, qui s'incorporent au bout du compte, en retour, dans l'*ethos* ou la *Sittlichkeit* d'une société¹². L'opinion publique est un procès de communication par où des individus accèdent à une expérience partagée¹³. Un certain nombre de conventions, de rituels et de cérémonies, de mœurs, de coutumes et de traditions, de gestuelles, de langages et de symbolismes articulent un sens commun. Mais dans nombre de situations sociales, ce consensus n'est plus opérant. Il doit être alors fixé par une épreuve : la sanction d'un scrutin électoral, le verdict d'une affaire judiciaire, la décision dans un arbitrage administratif, l'expérience qui clôt une controverse scientifique ou la publication du rapport d'une enquête sociologique permettent de déterminer, au moins localement et provisoirement, un tel sens commun. Dans d'autres cas de figure, les individus doivent faire un effort pour expliciter leur expérience privée et la rendre publique, pour prendre en considération les points de vue des autres et

¹¹ Voir aussi *Introduction*.

¹² Park R. E., Burgess E. W., *op. cit.*, 1921, p. 874 ; Park R. E., « News and the Power of the Press », *American Journal of Sociology*, 1941, 47, p. 1-11.

¹³ Park R. E., « Sociology and the Social Sciences » (1920-22), repris in *Society : The Collected Papers of Robert Ezra Park*, vol. 3, Glencoe, Free Press, 1955, p. 187-242, ici p. 222.

les examiner, pour se livrer à un exercice collectif de discussion, de confrontation, de délibération et de jugement. Ils œuvrent ainsi à la compréhension d'une action, à la description et à l'interprétation d'un événement, à la détermination de ce qui est réel, bon et juste et à la décision de ce qui peut être et doit être fait pour résoudre des problèmes sociaux. « L'opinion publique est la forme que prend la volonté collective quand elle est dans son processus de formation »¹⁴.

Le comportement collectif et l'opinion publique ne sont rien d'autre que la société politique à l'état naissant ou déclinant – en quelque sorte, des dimensions de la république en train de se faire (*on going*). Mais pas la république monarchique et statocentrée de l'histoire de France, la république civique et fédérative de l'histoire des États-Unis, celle des *town-hall meetings*. Les publics à la place du Peuple ; un principe de pluralité au lieu d'un principe d'unanimité. Les publics peuvent être fugaces et disparaître rapidement, comme des modes ou des rumeurs. Ils peuvent provoquer l'émergence d'événements, comme des émeutes ou des scandales, et parfois, conduire à des processus de crise, et même de désorganisation sociale plus grave et durable, comme les révolutions. Ils peuvent à l'opposé s'institutionnaliser, susciter de nouveaux équilibres de droits et de devoirs, d'obligations et de responsabilités, engendrer de nouveaux états de croyance collective et de nouvelles tensions de projet collectif, redessiner des circuits de circulation de l'information, de division du travail et de répartition du pouvoir. Ils engendrent alors des institutions sociales et des formes culturelles¹⁵. Le comportement collectif et l'opinion publique ont une puissance duplice d'organisation et de désorganisation sociale – ils sont les dimensions d'action et de conscience du public.

Entre l'ordre écologique et l'ordre moral

Comment ces vues sur le public peuvent-elles être travaillées à l'épreuve de la conception de l'ordre moral et de l'ordre écologique de Park ?

La dynamique des processus sociaux et des changements culturels est sous-tendue par des phénomènes d'équilibration et d'accommodement, de compétition et de sélection. L'ordre écologique se forme comme un champ de forces et de pressions « biologiques et territoriales », qui règle l'accès aux ressources et le contrôle des territoires, la distribution des populations et la configuration de leurs regroupements. Les individus qui veulent survivre et poursuivre des stratégies de réussite sociale doivent s'adapter à un

¹⁴ *Society, op. cit.*, 1955, p. 121.

¹⁵ Park R. E., « Human Nature and Collective Behavior », *American Journal of Sociology*, 1927, 32, 5, p. 695-703, ici p. 697 ; Park R. E., « War and Politics », in *Society, op. cit.*, 1955, p. 58.

environnement, qui leur est plus ou moins inconnu et hostile, où ils doivent rivaliser avec d'autres individus pour accéder à des ressources rares et à des informations qui leur sont utiles et pertinentes. Éventuellement, ils recréent, de façon artificielle, par choix rationnel ou sur un mode spontané, à la façon de la croissance de l'organisme, des niches écologiques, avec leurs propres systèmes d'approvisionnement de biens et de services et façonnent des mondes sociaux, des marchés du travail et du logement et au-delà, des univers culturels et des identités collectives. L'ordre écologique est le lieu de la compétition, pas seulement économique ou territoriale, mais « biotique », au sens du mécanisme décrit par Darwin de sélection des espèces, des populations et des individus. Quand Park parle d'histoire naturelle des institutions sociales, des « relations humaines », de la presse ou de la révolution, il faut prendre au pied de la lettre l'application du schéma évolutionniste à ces phénomènes.

Cet ordre écologique, cependant, qui se décline en ordre territorial et ordre économique, est surdéterminé par un ordre moral. La généalogie de cette notion d'ordre moral remonte à la notion polysémique de mœurs (*mores*, *ethos*, *Sitte*) avancée par W. G. Sumner¹⁶, que Park cite souvent. Elle renvoie aussi certainement à l'ordre moral qui selon Dewey, « contrôle » et « contraint » l'ordre naturel. En se référant à Aristote et à Hobbes, Park affirme que « la société est le produit à la fois de la nature et du plan, de l'instinct et de la raison »¹⁷. Une société n'est jamais qu'un « troupeau humain » – une « foule organisée », rajoute-t-il en se référant à Giddings, Tarde et Le Bon. Mais le « troupeau humain » se distingue de la nature des « sociétés animales » : il est plus qu'une association symbiotique entre organismes vivants. L'ordre moral est celui des conduites (*conduct*) humaines – et non des comportements animaux (*behavior*), selon une distinction présente chez Dewey et Mead¹⁸ – en tant qu'elles sont « gouvernées par des règles, des codes et des institutions, contrôlées par la mode, l'étiquette et l'opinion publique »¹⁹. C'est un univers réglé par des « conventions sociales », des coutumes et des lois, qui fixent ce qui est « droit, convenable et moral » (*right, proper and moral*). Ces « conventions sociales » interviennent dans les raisonnements et les calculs réflexifs des individus, « soucieux à la fois de leur réputation et de leur âme », conscients des attentes normatives qui pèsent sur leurs conduites. De fait, la thèse de Park tient ensemble une écologie humaine et une psychologie sociale. Le jeu des inter-stimulations qui règle des rapports écologiques de juxtaposition, de symbiose

¹⁶ Sumner W. G., *Folkways : A Study of Mores, Manners, Customs and Morals*, New York, Ginn and Co, 1906, en part. p. 36-37.

¹⁷ Park R. E., « Sociology and the Social Sciences », *art. cit.*, in *Society*, p. 215.

¹⁸ Mead G. H., *L'Esprit, le soi et la société* (1934), Paris, PUF, 2006.

¹⁹ Park R. E., « Human Nature, Attitudes and the Mores », in K. Young (ed.), *Social Attitudes*, New York, Henry Holt, 1931, p. 17-45, ici p. 36.

et de dominance²⁰, se combine avec le jeu des interactions morales, qui soutient des processus d'association, de coopération et de communication.

L'ordre moral renvoie ainsi à la préoccupation des individus de défendre un statut, de sauver la face, de se gagner le respect, de s'éviter la censure, la sanction ou le rejet de leurs pairs ; il renvoie également aux épreuves vécues par chacun en son for intérieur, les dilemmes de la liberté, de la honte et de la culpabilité, qui sont la forme intériorisée de l'ordre moral. Plus largement, l'ordre moral est partie prenante du « processus culturel », qui façonne les « formes sociales » et les « schémas sociaux » en vigueur dans une société et transmis à la génération suivante²¹. Et les « forces morales » « contrôlent » les forces libérées par la science physique et par le développement technique – selon un modèle qui doit au « *cultural lag* » d'Ogburn²². Mais avant d'être codifiées dans les systèmes de la morale ou du droit, les mœurs opèrent de façon irréfléchie, tacite et inconsciente : elles relèvent d'une dimension « inquestionnée »²³ de notre être au monde. Elles fondent un « consensus social », comme partage naïvement « ethnocentrique »²⁴ des évidences de l'attitude naturelle, qui nous permet de nous comprendre et de nous évaluer immédiatement dans ce que nous disons et faisons, dont procède le sentiment d'obligation et de responsabilité qui s'impose à nous dans nos actes. La culture est le « ciment »²⁵ qui nous tient ensemble. Elle est aussi une instance de contrôle social, au sens où les mœurs et les habitudes, les coutumes et les conventions répriment les impulsions égoïstes des individus et les socialisent en les amenant à adopter le point de vue de leurs pairs. Cependant, ce « consensus social » n'a rien d'un unanimité. Ce qui fait la différence entre nature et culture, c'est que les « phénomènes culturels » sont toujours rapportés à des « perspectives » et prennent des sens différents « selon la tradition, les expériences et les attitudes des individus et des groupes concernés »²⁶. La question des valeurs émerge de la pluralité des perspectives. Les animaux humains ont besoin de poids et de mesures pour fixer des équivalences et des différences de valeur, et en particulier, de critères normatifs pour s'orienter et se situer dans l'ordre moral. L'ordre moral devient alors l'horizon de disputes. Dewey écrivait que les règles instaurées et les régulations imposées par l'ordre moral, qui sont

²⁰ Park R. E., « Human Ecology », *American Journal of Sociology*, 1936, 42, p. 1-15.

²¹ Park R. E., « Sociology and the Social Sciences », in *Society*, p. 236. Sur « progrès » et « tradition », *Society*, p. 337.

²² Park R. E., « Physics and Society », *art. cit.*, p. 315.

²³ Park R. E., *ibid.*, p. 38-41.

²⁴ Référence est faite à la thématization de l'ethnocentrisme par Sumner.

²⁵ Park R. E., « Physics and Society » (1940), in *Society*, p. 301-321, ici p. 314.

²⁶ Commentaire par Park de F. Znaniecki, « The Object Matter of Sociology », *American Journal of Sociology*, 1927, 32, p. 529-584.

autant d'excroissances de l'ordre naturel, se retournent contre cet ordre naturel, en raison de la division « entre gouvernants et gouvernés »²⁷. Park est moins soucieux de « lutte de classes », mais il affirme que « le [processus] politique se distingue du processus culturel en ce qu'il est concerné par des sujets pour lesquels il y a division et différence »²⁸. L'ordre moral et l'ordre culturel se font politiques dans un contexte de conflit social.

Il y a donc un décalage entre ordre écologique et ordre moral. L'ordre moral se profile comme un univers de discours plus ou moins partagés et d'actions plus ou moins sécantes. Mais il est aussi le lieu de la pluralité et du conflit des valeurs. Et il est agité par des querelles théologiques, des controverses scientifiques, des batailles politiques, des procès judiciaires, des désaccords esthétiques, des clivages entre groupes d'intérêt et des divergences entre courants d'opinion. Ailleurs, dans son commentaire de W. Bagehot²⁹, Park affirme que l'ordre moral se fait avant tout dans des échanges de communication, qui est « un processus d'intégration et de socialisation ». Il semble insister à nouveau sur un moment de « consensus », celui de la communication, opposé au moment de la « compétition ». C'est là que se créent des moments de compréhension commune et de loyauté collective³⁰. La culture serait-elle du côté de l'entente, la nature du côté de la concurrence ? L'âge de la raison serait-il en passe de se substituer à l'âge de la guerre ? La communication serait-elle « le processus par où un ordre rationnel et moral entre les hommes se substituerait à un ordre purement physiologique et instinctif » ? Tandis que la compétition prédomine dans la « communauté symbiotique », le consensus semble prévaloir dans la « société culturelle ». La définition de valeurs et de finalités communes³¹ a son lieu dans cette intrication d'interactions sociales, soutenue par les croyances, les habitudes et les attitudes d'un ordre moral. Mais la « société culturelle » est aussi travaillée par les disputes réglées entre opinions et propulsée par le jeu des entreprises conjointes³².

²⁷ Dewey J., *Human Nature and Conduct*, New York, Modern Library, 1922, p. 1-2.

²⁸ Park R. E., « Sociology and the Social Sciences », in *Society*, p. 237.

²⁹ Bagehot W., *Physics and Politics or Thoughts on the Application of the Principles of 'Natural Selection' and 'Inheritance' to Political Society*, Londres, H. S. King, 1873, dont « The Age of Discussion », chap v, p 156-204, est une référence récurrente chez Park.

³⁰ Park R. E., « Physics and Society », *art. cit.*, in *Society*, p. 301-321, ici p. 314.

³¹ Park R. E., *Human Communities, Collected Papers*, vol. 2, Glencoe, Free Press, 1951, p. 181.

³² Le consensus social ne signifie donc pas un état d'unité, d'uniformité et d'unanimité des opinions privées, mais l'horizon d'une intelligibilité partagée sur le

On pourrait résumer en disant que *le consensus culturel, qui contient la compétition écologique, est relancé par les conflits de l'opinion publique et du comportement collectif*³³. Les modalités d'articulation entre l'ordre écologique et l'ordre moral ne sont cependant pas toujours très claires dans le texte de Park. Il lui arrive d'adopter le langage de la « substructure symbiotique », et de sa « manifestation » et de sa « sublimation » dans la « superstructure culturelle » ; mais inversement, il écrit que la vie sociale impose un ordre économique, politique et moral en « intégrant », « organisant », « canalisant » et « contrôlant » ces énergies – en régulant par exemple la compétition et la sélection par le contrat et en instaurant des relations de solidarité, de confiance et de loyauté. Les individus sont agis à leur insu par des forces sociales qui les traversent et les conduisent à s'installer dans des territoires, à remplir des fonctions et à entrer dans des réseaux, à se regrouper par affinités et à cultiver leurs intérêts. Mais ces déterminations écologiques sont toujours déjà marquées par l'ordre moral. Inversement, les individus endossent des convictions et s'engagent dans des actions au terme de discussions rationnelles dans la société politique. Mais ces convictions et ces actions qui relèvent d'un processus de publicisation n'échappent pas à la pression de contraintes écologiques. Retenons ici que le public n'échappe pas aux pressions de l'écologie.

La société politique

En marge des épreuves rationnelles qui les constituent, l'opinion publique et le comportement collectif sont souvent pensés à partir d'un *modèle de la « contagion » des passions, des idées et des idéaux* – particulièrement sensible dans les modes, les rumeurs ou les révolutions. Mais plutôt que de comprendre cette contagion en écho à la psychologie des foules, plutôt devrait-on la saisir comme une « circulation » – qui emprunte les voies de la communication privée ou publique et qui suit les « structures axiales ou squelettiques de la communauté »³⁴. La sociologie de Park nous convie à une *écologie des publics* – qui tourne, c'est selon, autour des métaphores du *trafic* ou de *l'épidémie*. Cette circulation des passions, des idées et des idéaux peut se faire de proche en proche, par contiguïté dans des interactions, personnelles ou anonymes (contagion ou suggestion), se

fondement duquel des processus de dispute, de conflit ou de controverse sont possibles.

³³ Sur le rapport entre compétition qui règle la « position dans la communauté » et conflit qui donne une « place dans la société » : Park R. E., Burgess E. W., *Introduction, op. cit.*, p. 506-510 et p. 574-576.

³⁴ McKenzie R. D., « The Ecological Approach to the Study of the Human Community », in *The City*, Chicago, University of Chicago Press, 1925, p. 63-79, ici p. 73.

produire dans des assemblées délibératives où des individus discutent et agissent de concert (débat rationnel), ou encore, être médiatisée par des institutions spécialisées de publicité ou de propagande (contrôle ou domination). Elle est facilitée par l'existence de biotopes, où les relations de coaction entre les individus d'une communauté et de symbiose entre communautés et où leurs relations d'action et de réaction avec l'environnement sont relativement équilibrées et normées. Elle augmente la réceptivité réciproque des membres de cette population, et les chances que s'y forment des émotions ou des mobilisations collectives. Elle est ralentie ou empêchée par les « distances morales » que provoque la dissociation entre groupes de classe ou de race, spatialement ou socialement éloignés dans leur distribution ou tout simplement, le faible gradient de contact et d'interaction entre des corporations professionnelles, des communautés religieuses ou des familles idéologiques.

Ces conditions écologiques sont importantes, en ce qu'elles soutiennent les dynamiques morales propres à l'association, à la coopération ou à la communication. Elles leur sont à vrai dire consubstantielles. Si elles forment un champ de « forces » ou de « pressions », elles ne restent pas objectives et extérieures au comportement collectif et à l'opinion publique, mais se donnent dans la configuration de « forces » et de « pressions » morales. Elles sont indissociables de l'expérience, de la perception et de l'appréciation des acteurs et de leur travail collectif de définition et de maîtrise de situations problématiques. En filant la métaphore écologique, on pourrait imaginer des *populations d'interprétations, de motivations et de convictions* se déployant selon des jeux d'attractions et de répulsions, selon des rapports de dominance et de subordination, selon des relations de coopération et de compétition. Leur processus de diffusion obéirait des *schémas écologiques d'invasion et de succession, d'assimilation et d'accommodement, de transplantation et d'acclimatation, de symbiose et de syncrétisme* – qui façonneraient des environnements indissociablement matériels et symboliques. Ces populations d'interprétations, de motivations et de convictions suivent les processus territoriaux de migration et de colonisation ; elles accompagnent les « processus économiques » de la différenciation fonctionnelle et de l'industrie culturelle ; elles dépendent directement des « processus politiques » d'imposition d'une langue nationale, de pédagogie et de propagande ; elles ont enfin leurs propres « processus culturels » de transformation, moyennant des opérations de publication, d'exégèse, de controverse et de réception. Sur les lignes d'interface entre ces populations, parfois, des situations de polarisation sociale engendrent des phénomènes de radicalisation aux extrêmes plutôt que des tentatives de trouver des moyens termes et de composer au centre ; d'autres fois, des perspectives se succèdent, le rapport de dominance s'inverse, non sans un mouvement de mixage et de métissage ; d'autres fois, encore, des situations d'équilibre antagonique se stabilisent, soit dans une sorte d'indifférence civile, soit dans une dynamique de conflit intégrateur.

Mais il nous manque encore l'instance politique. Pour Park, la politique est la guerre continuée par des moyens institutionnels et rationnels³⁵. « La politique est concernée par des *issues* »³⁶ : elle rompt avec le consensus moral. La politique n'est cependant pas un choc frontal entre forces brutes : elle continue de participer de l'ordre moral dont elle émerge. Elle est un art de la transaction, autour de la définition et de la maîtrise de situations problématiques. Elle n'existe qu'en tant que se déclarent des conflits sociaux, auxquels elle donne forme, en prévenant l'explosion de la société civile. Historiquement, il faut, pour qu'une « société politique » émerge, que l'ordre moral cesse d'être « incorporé dans les mœurs » et « commandé par la coutume et la tradition ». L'ordre politique organise la société sur une base territoriale et non plus familiale, crée un nouveau type de droits et de devoirs, produit de la « loyauté » à de l'obéissance à l'autorité de l'État et repose sur la « solidarité sociale » et le « moral » des citoyens³⁷. Sa relation avec l'ordre économique, la division du travail et l'échange de biens, devient problématique, acceptant un spectre de solutions allant du « laissez faire laissez aller » à la planification socialiste des moyens de production. Plus largement, la société politique naît de la désacralisation et de la sécularisation de la vie collective, de la différenciation de modes de vie individuels, des intérêts et des opinions, de l'émergence d'un droit d'opiner et de s'exprimer dont l'exercice, « au dépens des mœurs », donne lieu à l'opinion publique. Bref, elle apparaît au cours de la « révolution démocratique », qui donne également naissance à la « société civile » et aux « sentiments moraux » – Ferguson et Smith sont présents à l'arrière-plan des raisonnements de Park³⁸. Cette société politique, si pacifiée soit-elle, n'en est pas moins agitée par des conflits. Par le droit, elle règle le pluralisme des perspectives religieuses, intellectuelles, politiques, et ainsi du suite, et leur garantit un droit à l'existence et à l'expression, ce qui n'empêche pas les croyances, quand elles ne s'indiffèrent pas, de s'entrechoquer avec acrimonie. Elle organise la compétition entre groupements représentant des intérêts ou des opinions qui, faute d'une autorité politique, s'entre-déchireraient : les partis politiques sont ainsi « portés à l'accommodement et au compromis », à la différence des sectes qui restent « intransigeantes et irréconciliables »³⁹. Elle entreprend de substituer des « programmes formels » de « planification sociale » aux

³⁵ Park R. E., « War and Politics », *art. cit.*, in *Society*, p. 68. Il faudrait comparer la position de Park avec celle de ses contemporains, Bagehot, ou Mead, dans la quatrième partie de *L'Esprit, le soi et la société*.

³⁶ Park R. E., « Sociology and the Social Sciences », in *Society*, p. 237.

³⁷ Park R. E., « Physics and Society », *art. cit.*, p. 311-313.

³⁸ Voir la mention à l'héritage des Lumières écossaises et à la *Théorie des sentiments moraux* d'A. Smith dans R. E. Park, *The Crowd and the Public*, *op. cit.*, 1972.

³⁹ Park R. E., « The Sect and the Crowd » (1935), in *Society*, p. 22-29, ici p. 27.

« séries continues d'éruptions et de réformes mineures »⁴⁰ qui d'ordinaire sédimentent dans un corpus de traditions et de cultures : elle tente de substituer au « processus d'évolution », naturel et organique, mais parfois chaotique, le « processus politique ».

L'ordre politique est travaillé par des actes de critique, de dissension, de protestation, allant parfois jusqu'à la grève et la révolution⁴¹. Le trouble éprouvé se fait insatisfaction et en mécontentement, qui, se transmettant de proche en proche, se convertit en « sentiment public », fait précipiter des intérêts communs autour d'un problème, focalise l'attention publique sur la définition et la résolution de ce problème. C'est ainsi que naissent les enjeux des problèmes sociaux, qui engagent, simultanément, une mobilisation collective et une dramatisation publique. On retrouve là la séquence d'émergence du public deweyien, que l'on pourrait mettre en regard du cycle de comportement collectif élaboré par Park et repris par Blumer. Park avait la conviction que chaque mouvement social suivait une « série d'épisodes » plus ou moins typiques, ordonnés selon l'axe d'une histoire naturelle. Dans « The Strike », il parle d'un « geste collectif », qui débute par l'agitation d'un individu, laquelle s'épand si elle trouve un « écho dans les autres esprits », prend la forme d'un « sentiment public » si elle « s'exprime dans une manifestation publique, spontanée et non préméditée ». Le mouvement social devient alors une « affaire sérieuse », qui se cherche une « organisation » et une « direction » et « assume la forme d'un mouvement politique » : les leaders qui la dirigent lui donnent des objectifs stratégiques, et recourent à des techniques de maintien du moral, de discipline des troupes et de combat des ennemis⁴². La société politique se fait aussi à travers ces mouvements sociaux. Les « révolutions insidieuses, mineures, à combustion lente, que l'on appelle mouvements sociaux »⁴³, conduisent au changement des politiques, des lois et des institutions. Elles nourrissent le processus politique, elles infléchissent l'action publique. Mais elles ne changent pas la société « par décret ». Elles mettent du temps à faire bouger « les habitudes et les attitudes des masses », qui ne se laissent ébranler dans le long terme que par les « efforts des pouvoirs administratif et judiciaire ». L'opinion publique et le comportement collectif ne s'évaporent pas et restent opérants moyennant leur mise en forme politique : ils doivent être traduits par une « autorité capable de mettre en vigueur un certain degré d'ordre et de discipline jusqu'à ce qu'un

⁴⁰ Park R. E., « Social Planning and Human Nature » (1935), in *Society*, p. 38-49, ici p. 47.

⁴¹ Voir les introductions de Park aux ouvrages de E. T. Hiller, *The Strike* (1928) et L. Edwards, *The Natural History of Revolution* (1927), tous les deux à University of Chicago Press.

⁴² Park R. E., « The Strike », in *Society*, p. 32.

⁴³ Park R. E., « Social Planning and Human Nature », *art. cit.*, p. 48.

nouvel équilibre soit atteint et que les changements engagés par de nouveaux programmes aient été assimilés, digérés et incorporés par les mœurs »⁴⁴.

La société politique, pas plus que l'espace urbain ou la communauté ethnique, n'échappe pas à l'ordre écologique, qu'elle contribue à discipliner, au même titre que les autres formations de l'ordre moral. Les publics – publics de réception comme les lecteurs ou auditeurs des médias ou publics d'action comme les participants aux mouvements sociaux – doivent payer leur tribut à cet ordre écologique. On voit comment les indications laissées par Park nous emmènent loin alors des spéculations philosophiques les plus actuelles sur les publics : il en propose une analyse beaucoup plus complexe que le public pensé comme fiction des constructions statistiques mises en œuvre par les sondages d'opinion ou que le public conçu sur le mode de l'agrégation marchande ou de la délibération rationnelle.

Les régions, les routes et les barrières de communication

Tarde comparait le public à un grand troupeau relié par des moyens de communication. Sans le médium qu'est le journal, le développement de l'opinion publique n'aurait pas été celui qu'il a été à la fin du XIXe siècle. Tandis que l'Affaire Calas du temps de Voltaire ne touchait que des cercles de lettrés, l'Affaire Dreyfus du temps de Zola divise la France en deux, provoque des mouvements de foule, nourrit des tentatives de coup d'État, remanie la carte des sensibilités et des convictions politiques à l'échelle nationale.

La place des moyens de communication n'a cessé de croître et de remodeler l'ampleur, la nature et la forme du comportement collectif et de l'opinion publique. « Les moyens modernes de transport et de communication – le tramway électrique, l'automobile, le téléphone et la radio – ont silencieusement et rapidement transformé l'organisation sociale et industrielle de la vie moderne »⁴⁵. Ils ont redessiné la répartition fonctionnelle de l'espace des affaires, de résidence, de commerce et de loisir. Ils ont bouleversé les « conditions de vie matérielle » et en parallèle révolutionné la « psychologie collective » de l'*homo urbanus*, de ses habitudes, de ses allégeances et de ses sentiments. En particulier, notre vie est de plus en plus guidée par une *knowledge about*, une connaissance « analytique, articulée et communicable », « formelle, rationnelle et systématique » plutôt que par une *acquaintance with*, un savoir-faire fondé sur une expérience personnelle ou une expérimentation pratique, à moins qu'il ne s'agisse d'une connaissance

⁴⁴ Park R. E., « Physics and Society », *ibidem*, p. 48.

⁴⁵ Park R. E., « The City : Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment », in *The City*, *op. cit.*, 1925, p. 1-46, ici p. 23.

« synthétique », « incorporée dans l'habitude et la coutume »⁴⁶. Dans nombre de nos activités, nous nous orientons moins en relation à des contextes d'expérience et d'expérimentation qui proviennent de notre environnement immédiat que par rapport à des séries d'informations transmises à distance, dont nous n'avons pas les moyens de tester directement la validité, mais qui sont attestées par des agences, des institutions ou des organisations dont la crédibilité est reconnue publiquement. Ces séries d'informations, qui ne sont plus marquées au sceau de la tradition, se prêtent toujours à des interrogations sur les méthodes d'enquête et de collecte, de mesure et de calcul, et sont toujours soumises à des évaluations des hypothèses et à des critiques des argumentations qui les sous-tendent.

Park, à la suite de Tarde, s'intéresse particulièrement aux nouvelles (*news*). Les médias ont produit une unification spatiale et temporelle des représentations collectives, des idiomes publics et des perspectives communes. Au-delà, en rendant accessibles, en instantanéité, des nouvelles, ils ont fait surgir des publics qui ne sont plus attachés à un territoire – comme les publics de la conversation ordinaire, du ragot ou du commérage – mais qui sont liés par une même « sensation de l'actualité ». Ces publics sont engendrés par la médiatisation des technologies de communication et ne surgissent plus dans des relations en face-à-face ou en côte à côte. Leur attitude oscille entre deux extrêmes. Ils peuvent être, dans une posture de réceptivité passive, des « foules conventionnelles », des masses domestiquées et pacifiées de clients des entreprises privées, de fidèles des cultes religieux, d'adhérents des partis politiques ou d'administrés des institutions étatiques. Ils peuvent se transformer en foules dérégées, qui ont perdu la mesure, qui se déversent dans la rue dans des situations de conflit civil, de guerre ethnique ou de coup d'État, qui sont possédées par des hallucinations collectives et ne comprennent plus ce que la science et le droit veulent dire. Mais à distance de ces deux extrêmes, ils peuvent être aussi des publics actifs et critiques, rationnels et raisonnables, qui s'appuient, entre autres, sur la presse pour se faire une opinion publique et avant de s'engager dans une action collective.

Ancien journaliste⁴⁷, Park propose une véritable sociologie de la presse. Les nouvelles portent sur l'actualité, le « présent spécieux », et ne font pas œuvre d'histoire ou de prospective. « Marchandise périssable », « elles remplissent d'une certaine façon les mêmes fonctions pour le public que la perception pour l'individu »⁴⁸. Certaines « représentations collectives » ont

⁴⁶ Voir le commentaire de W. James par Park R. E., « News as a Form of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 1940, 45, 5, p. 669-686.

⁴⁷ Lindner R., *The Reportage of Urban Culture : Robert Park and the Chicago School*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

⁴⁸ Park R. E., « News as a Form of Knowledge », *American Journal of Sociology*, 1940, 45, p. 669-686.

une « force sélective ou magnétique »⁴⁹ qui capte l'attention du public, laquelle sinon est plutôt « vacillante, instable et facilement distraite ». En polarisant l'attention publique sur certaines choses, « elles inhibent la réponse à d'autres choses »⁵⁰ et restreignent donc le champ des perceptions et des actions possibles. Ce « rétrécissement du foyer de l'attention publique tend à augmenter l'influence des personnes dominantes dans la communauté »⁵¹. D'autres provoquent un « choc des sentiments et des opinions » et enclenchent des conversations autour des enjeux interprétatifs dont sont porteurs les événements relatés par les nouvelles. Elles contribuent à faire naître un « sentiment public » et une « opinion publique », par exemple autour d'un « grief public ». « Les griefs font les nouvelles et les nouvelles font l'opinion ». Mais là encore, la presse peut remplir son office d'information et de critique, et elle peut tout aussi bien manipuler l'opinion publique. De ce point de vue, les nouvelles peuvent faire le jeu des politiciens qui savent « capitaliser les griefs reconnus, publics et privés, de la communauté qu'ils servent ». Un « grief public » est de leur point de vue un « atout politique ». Créer un « scandale public » permet de l'exploiter en discréditant un adversaire ou en désignant un bouc-émissaire. Et ils peuvent à cette fin instrumentaliser la presse à leurs propres fins.

L'extension de la société politique est très directement liée, selon Park, aux limites de la circonscription des lecteurs de nouvelles⁵² – par extension, des récepteurs des médias. La saisie, la sélection, le traitement, la transmission, le commentaire et la discussion des nouvelles sont des opérations qui modifient l'horizon de l'expérience commune, la carte des fleuves de l'opinion publique et des flux du comportement collectif. « Le pouvoir de la presse est l'influence que les journaux exercent sur la formation de l'opinion publique et sur la mobilisation pour l'action politique »⁵³. La presse capte sans doute le regard et l'écoute du public et stimule la réflexion et le débat. Mais elle peut aussi contribuer à « clore la discussion ». Elle peut accompagner le « processus politique », mais elle peut aussi neutraliser cette « force d'innovation ». C'est cela qui constitue le pouvoir de la presse »⁵⁴. Quelles sont les « sources ultimes de ce pouvoir » ? Park insiste particulièrement sur la distinction entre l'éditorial et les nouvelles. D'une

⁴⁹ Expression de R. McKenzie à propos de l'écologie des attractions de flux de population, que nous transposons à une écologie des forces d'aimantation de l'esprit public (*public mind*).

⁵⁰ Park R. E., « News as a Form of Knowledge », *art. cit.*, p. 683 – cette thèse sur l'attention est typiquement pragmatiste.

⁵¹ Park R. E., « News as a Form of Knowledge », *art. cit.*, p. 683.

⁵² Park R. E., « News as a Form of Knowledge », *art. cit.*, p. 677.

⁵³ Park R. E., « News and the Power of the Press », *American Journal of Sociology*, 1941, 47, p. 1-11, ici p. 1.

⁵⁴ Park R. E., *ibidem*, repris in *Society*, p. 116 sq.

part, ils n'ont pas la même origine : les nouvelles proviennent selon Park des courriers (*newsletters*) échangés entre parents et amis pour se donner des nouvelles ; l'éditorial provient de lettres adressées à un éditeur à propos de mesures discutables prises par le gouvernement. L'éditorial interprète les nouvelles, s'interroge sur leur sens et la suite à leur donner – une politique éditoriale est par exemple « capable de rationaliser [des] griefs et de finalement leur conférer le caractère d'une cause ». Elle s'adresse à des élites, qui ont une bonne formation intellectuelle. Par contre, le rédacteur de nouvelles ne se soucie pas d'assurer la cohérence d'un jour à l'autre, ni d'extraire un sens politique de ce qui arrive : il raconte des histoires qui ont le caractère de la nouveauté. Il s'adresse au grand public, et ne jonglant pas avec des « idées générales et abstraites », tend plutôt à en « disperser et distraire l'attention »⁵⁵. Tandis que l'éditorial favorise le déploiement de l'opinion publique, les nouvelles restent superficielles et « bloquent l'opinion publique ». Quand elles ne se mettent pas à pratiquer la « sophistique » et la « propagande », rendant la démocratie impraticable (*unworkable*). Park rejoint W. Lippmann qu'il cite longuement sur ce point.

Au-delà des mass médias, le développement de « corpus d'artefacts et leurs procédés technologiques » est un « facteur » crucial de la vie collective⁵⁶. Ils médiatisent les opérations de production, de distribution et de réception des informations. Ils configurent des distributions de connaissances, des divisions du travail et des répartitions de pouvoir. Ils connectent de façon préférentielle les individus à certains réseaux sociaux, milieux d'interconnaissance, mondes familiaux, professionnels, ethniques ou religieux. Les publics ne se déploient pas exclusivement selon les modalités universelles de la raison publique : « chaque public a ses préjugés locaux », baigne dans des univers de discours communautaire, est bombardé par les nouvelles de tel ou tel médium spécifique, et a donc ses propres lieux de conscience publique, tout comme ses points aveugles et ses zones obscures. Les publics, dont l'attention est captée par certains « stéréotypes », se focalisent sur un type de problèmes publics au détriment de la multiplicité des autres possibles. Les questions qu'ils peuvent poser et les solutions qu'ils peuvent concevoir dépendent des procédures d'enquête et d'expérimentation qu'ils engagent, et donc des agencements de connaissance et d'action distribuées dont ils participent. Ce point implique que les formes d'expertise qui sont mobilisées par les publics sont cruciales quant à la nature de leurs préoccupations, de leurs critiques, de leurs dénonciations et de leurs revendications. La conscience du partage entre le réel et l'irréel, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le rationnel et l'irrationnel, le légitime et l'illégitime dépend de l'interaction des publics avec des chercheurs scientifiques, des

⁵⁵ Park R. E., « Morale and the News » (1941), *Society, op. cit.*, 1955, p. 126-142, ici p. 140

⁵⁶ Park R. E., « Human Ecology », *art. cit.*, p. 15.

représentants politiques, des éditeurs et des reporters, des activistes et des juges.

Les publics ne naissent pas dans le vide, ils sont armés par leur implication dans des réseaux institutionnels et sociotechniques. Des « publics spécifiques » sont ainsi liés à ce que C. Clark appelle étrangement des « soviets »⁵⁷ – banques, associations du barreau, agences de travail social, *real estate board*, rajoutons, l'industrie nucléaire ou agroalimentaire, l'administration de l'emploi ou de la ville... – qui ont leur propre type d'organisation d'intérêts et d'univers de discours, leurs définitions de situations et leurs schèmes d'activités, leurs technologies de travail et leurs codifications du monde. Des publics traversent ainsi des mondes professionnels, comme ceux des juristes, des urbanistes ou des agriculteurs, qui se mobilisent dans des actions collectives pour des visées qui vont au-delà de la défense de leurs intérêts privés et qui, au-delà de leurs cultures et de leurs idéologies professionnelles, ouvrent des arènes publiques où sont formulés des problèmes publics. Hors de ces canaux de type corporatiste, on peut repérer toutes sortes de configurations de publics. L'analyse de réseaux a ainsi forgé des outils de description et d'analyse pour saisir les qualités de segmentation et de réticularisation, de hiérarchisation et de décentralisation des publics. Ceux-ci peuvent ressembler aux contre-publics, en face à face, des « espaces libres » (*free spaces*), ces incubateurs et catalyseurs d'une expérience commune et publique, mis au point par les féministes dans les années 1970, tout comme ils peuvent prendre une dimension planétaire, le long des autoroutes virtuelles du Web, et rassembler des millions d'inconnus autour d'une cause politique, pacifiste ou écologique. La forme des publics épouse en partie le maillage des réseaux d'association, de coopération et de communication qui en sont comme le système nerveux, informant l'opinion publique et propulsant l'action collective. Les intuitions de Park restent on ne peut plus pertinentes.

Publics, groupes primaires et groupes secondaires

Le processus d'unification et d'élargissement des publics ne dissout pas pour autant l'existence de micro-communautés qui partagent plus ou moins les mêmes formes de vie publique. Il y a dans certaines niches écologiques, qu'elles soient ou non attachées à un territoire⁵⁸, limitées ou non par des barrières naturelles, une concentration, une agrégation et un isolement relatif de certaines populations de représentations, de certains dispositifs de

⁵⁷ Clark C. D., *art. cit.*, p. 316.

⁵⁸ Park R. E., « The Urban Community as a Spatial Pattern and a Moral Order », in E. W. Burgess (ed.), *The Urban Community*, Chicago, University of Chicago Press, 1926, p. 3-18.

catégorisation, de certains répertoires d'argumentation, de certains vocabulaires de motifs. La ville continue de favoriser des regroupements de populations selon des critères sociaux ou ethniques : même si le poids des groupements primaires tend à s'affaiblir et celui des groupements secondaires à l'emporter, il n'en subsiste pas moins des micro-communautés de voisinage, de nationalité, de profession ou de religion. Les processus de ségrégation établissent des « distances sociales » entre des « petits mondes » qui coexistent sans se mélanger, qui se côtoient sans s'interpénétrer⁵⁹, évitant ainsi tout risque d'« antibiose », soit de destruction d'un milieu vivant par un autre. Ils s'accompagnent aussi de processus d'accommodement et d'assimilation, par où se tissent des liens de complémentarité et de dépendance, de dominance et de rivalité, parfois de symbiose entre groupes, unis en une sorte de « biocénose », soit de « communauté biotique ». Là va prédominer tel type d'opinion publique plutôt que tel autre. Ces micro-communautés vont être davantage réfractaires à tel type de nouvelles et davantage sensibles à tel type de problèmes. Elles sont perméables à telle opération de propagande et massivement opposées à telle proposition d'ordre syndical ou politique. Là va également prévaloir telle attitude de comportement collectif plutôt que telle autre. Ces micro-communautés se mobilisent en vue de la revendication de tel objectif matériel ou de telle identité collective. Elles sont des bassins de recrutement, dont les membres donnent de la voix, où au contraire, constituer des zones d'apathie, où le désintérêt ou la méfiance prédominent.

Mais les publics ne se confondent certainement pas avec des groupes primaires : ils débordent nécessairement ces milieux d'interconnaissance, même s'ils y trouvent certains de leurs ancrages. La mobilité géographique et sociale, l'anonymat des relations citadines, la disjonction entre les lieux de résidence, de travail et de commerce et parfois, de pratique religieuse, font que les individus se fabriquent désormais dans l'horizon d'une multiplicité de collectifs d'identité et de référence distincts⁶⁰. Ils ne cessent de circuler entre des groupes, des cercles et des réseaux qui créent autant de « communautés discursives » et fixent autant d'« aires morales », non congruentes les unes avec les autres. L'intensité des relations de coopération et de communication et celle du contrôle social qui s'exerce sur les individus sont extrêmement variables selon le contexte d'expérience et d'activité. Outre cette transformation des relations sociales qui se nouent autour des institutions primaires de la famille, l'école et l'église⁶¹, le propre du public est de disloquer des liens communautaires bien établis pour faire surgir de nouvelles

⁵⁹ Park R. E., « The Concept of Social Distance », *Journal of Applied Sociology*, VIII, p. 399-344 ; ou Bogardus E., *The New Social Research*, Los Angeles, Jesse Ray Miller, 1926, p. 200-218.

⁶⁰ Voir ce que Blumer et Hughes, Shibutani ou Strauss en diront plus tard.

⁶¹ Park R. E., « The City », *art. cit.*, 1925, p. 24.

trames d'intercommunication. Le public est un générateur de sociabilité et d'association. Il fonde et façonne des collectifs secondaires, plus ou moins durables ou éphémères, liés autour de la lutte pour faire valoir un point de vue, pour obtenir un avantage matériel ou pour promouvoir une identité collective. Ou encore, il se compose de lecteurs de journaux qui mettent entre parenthèses leurs allégeances personnelles à des groupes d'intérêt, de religion ou de culture, et participent à une « conscience publique » – jusqu'à parfois s'engager dans des actions collectives en vue de transformer les préjugés du plus grand nombre, par exemple autour du sexe ou de la race, ou d'exercer une pression en faveur d'une décision législative ou gouvernementale, au nom d'un bien public.

Ce point est confirmé par *The Immigrant Press and its Control*⁶², une enquête empirique, menée dans le cadre des « *Americanization Studies* » financées par la fondation Carnegie, mais signée et cautionnée par Park. La presse immigrante semble s'adresser à des communautés de l'entre soi. Elle fait partie d'un ensemble d'institutions d'assistance, d'aide mutuelle, de service, de culture et de loisir, et parfois de renouveau linguistique et national⁶³. Elle s'adresse en chinois aux Chinois, en polonais aux Polonais, en allemand aux Allemands, yiddish aux Juifs et bohémien aux Tchèques... Mais loin d'enfermer ses lecteurs dans leur « conscience nationale », d'exacerber leur lien à la mère-patrie, et de les protéger contre l'assimilation durant un séjour pensé comme temporaire, les journaux immigrants contribuent à l'émergence d'un sentiment d'américanité. Les identités à trait d'union⁶⁴ ont été vécues comme fondées sur la compatibilité entre allégeance nationale et citoyenneté américaine, surtout après la Première Guerre mondiale – moment de reconnaissance de nationalités jusque-là opprimées en Europe et d'abandon des projets de retour de nombreux immigrants installés en Amérique. Les journaux immigrants apparaissent hybrides : ils continuent en grande partie d'être des produits des intelligentsias nationales, mais ils s'ajustent aux goûts de leurs publics, constitués de paysans peu cultivés, plus à l'aise dans les langues vernaculaires que littéraires ; et ils s'accommodent à leur nouveau milieu et aux canons de la presse grand public pratiqués aux États-Unis. Ils obéissent à la loi darwinienne de la lutte pour l'existence et de la survie des plus aptes – ce qui se conclut souvent par la suprématie du journal commercial⁶⁵. Ce « processus d'américanisation » est décrit

⁶² Park R. E., *The Immigrant Press and its Control*, New York et Londres, Harper & Brothers Pub., 1922.

⁶³ Park R. E., Miller H. A., *Old World Traits Transplanted*, New York et Londres, Harper & Brothers Pub., 1921, chap. VI – dont W. I. Thomas sera reconnu officiellement par le SSRC en 1951 comme le principal auteur.

⁶⁴ Park R. E., « Immigrant Community and Immigrant Press » (1925), in *Society*, *op. cit.*, p 159.

⁶⁵ Park R. E., *The Immigrant Press and Its Control*, *op. cit.*, chap. XIII-XIV.

attentivement par Park⁶⁶, qui s'intéresse notamment à l'apprentissage du bilinguisme et du double langage⁶⁷. Il ouvre les groupes primaires sur la société américaine, ses univers de discours et ses styles de vie. Il crée des publics qui ne sont plus seulement enfermés dans les affaires de la communauté, mais qui se sentent concernés par les problèmes plus généraux vers lesquels leur attention est orientée⁶⁸. La presse immigrante traite des problèmes de la guerre et du capitalisme. À côté du fait divers, de la publicité et du divertissement, elle éduque : les choix populaires de la presse yiddish l'ont rendu accessible au plus grand nombre, qui selon Park, ont commuté du Talmud au socialisme, et du socialisme à l'Amérique.

De façon générale, Park repère une double dimension dans le fonctionnement des organisations à but public. La machine politique dans les circonscriptions locales (*wards*) tendrait plutôt à entretenir des liens de patrimonialisme et de clientélisme de personne à personne, de loyauté féodale ou de fidélité clanique à un *boss*, tandis que les « *good-government organizations* », comme les bureaux d'enquête municipale qui se développent dans les années 1920, en appellent à un public dont les membres ne sont pas des connaissances privées, mais des électeurs, des usagers, des administrés ou des citoyens⁶⁹. De fait, ces différentes logiques de rationalité et de légitimité se composent les unes avec les autres dans les mêmes organisations, avec des proportions variables. Cette composition entre des liens primaires et des liens secondaires se retrouve tant chez Tarde, que chez Park ou Dewey : ils donnent une définition normative du public qui tranche avec la communauté, la corporation, le clan ou la famille, mais ils montrent comment en pratique les choses s'embrouillent. Le public se profile dans le surgissement d'actions et d'opinions qui ne sont pas attribuables comme telles à des groupements primaires dans la mesure où elles suivent d'autres canaux de propagation, exigent d'autres régimes d'engagement, créent d'autres univers de discours et poursuivent d'autres types d'objectifs. Mais le public n'en garde pas moins des attaches ou des ancrages dans des micro-communautés de voisinage, de nationalité, de profession ou de religion – le tri, la sélection, le filtrage et la diffusion des perspectives publiques sur le monde social, même si elles passent de plus en plus par des médias, dépendant de ces groupements primaires où elles sont reprises, évaluées et discutées dans les « conversations ordinaires ».

La publicité s'intrique dans des groupes primaires, mais s'en arrache. Le lien qui se noue dans les publics n'est rabattable ni sur l'interconnaissance,

⁶⁶ Park R. E., *Ibidem*, p. 49-88.

⁶⁷ Park R. E., *Ibid.*, p. 81 ou p. 211.

⁶⁸ Park R. E., *Ibid.*, p. 329, sur le journal comme organe de focalisation de l'attention publique.

⁶⁹ Park R. E., « The City », *art. cit.*, 1925, p. 35-38.

ni sur l'intersubjectivité. Le propre des publics est de transgresser les frontières des groupes primaires, de remanier les formes de solidarité et de loyauté de leurs membres, et, avec une plasticité et une extensibilité qui leur est propre, d'ouvrir de nouveaux horizons d'inquiétude et d'indignation, de compréhension et de jugement, de conviction et d'action dans l'ordre politique. Du coup, le mode d'engagement des membres des publics est distinct de celui des membres d'un clan ou d'un ordre, d'une communauté ou d'une corporation. Les membres des publics se font à travers la multiplicité de leurs attachements, la mobilité de leurs investissements et la circulation de leurs discours. Leurs croyances sont faillibles, révisables. Tout en occupant des positions dans des disputes, des batailles ou des controverses, ils restent ouverts à la compréhension des désirs et des attitudes d'autrui. Ils entretiennent une espèce de rapport d'étrangeté à soi et au monde, dont ils savent n'être que les locataires et qui les empêche d'en revendiquer l'exclusive. Ils se montrent parfois capables de transcender leurs opinions et leurs intérêts vers des biens publics qui, tout indéfinis soient-ils, les décentrent à eux-mêmes. Certains traits de la figure hybride de « l'homme marginal »⁷⁰ valent pour le citoyen moderne. Il ne cesse de se faire, de se défaire et de se refaire, condamné à reconstruire ses réseaux de relations et d'affiliations, partagé entre des sentiments d'impuissance et des aspirations prométhéennes, écartelé entre des rapports à soi de type stratégique ou fétichiste, toujours en quête d'une reconnaissance publique qui se substitue aux identités statutaires d'antan. Alors que le bien commun était donné par Dieu ou en nature, le bien public n'a jamais rien d'assuré et se livre de façon toujours provisoire dans le flux des disputes, des enquêtes et des expérimentations : le citoyen moderne vit dans l'inachèvement de la manufacture de soi et de ses relations au monde.

La foule et la secte

Le public bruit de la communication des opinions – de même que le marché croît de l'échange des marchandises. L'art du commerce international, comme celui du débat public, substituent la paix à la guerre. Le public refroidit l'incandescence de la foule – le marché contient la désintégration de la panique. Le public est noyauté par des sectes – le marché est monopolisé par des trusts. On pourrait poursuivre ainsi la comparaison. Retenons que la foule et la secte apparaissent comme les pathologies naturelles du public.

⁷⁰ Park R. E., « Human Migration and the Marginal Man », *American Journal of Sociology*, 1928, 33, p. 881-893 ; Stonequist E. V., *The Marginal Man : A Study in Personality and Culture Conflict*, New York, Charles Scribner's Sons, 1937.

La foule selon Park est minée par ses affects et se soumet à ses instincts, elle ondule de mouvements d'imitation comparables à ceux d'un troupeau, elle s'ébranle sans cohérence, absorbe les consciences individuelles et vit dans un présent immédiat. Elle se déploie à travers la répétition automatique de phénomènes d'imitation, de contagion et de suggestion où, de façon quasi-animale, sans aucune intervention extérieure, ses membres s'identifient les uns aux autres, reproduisent de l'un à l'autre les mêmes mouvements corporels et affectifs, entrent dans des dynamiques d'excitation collective par réaction circulaire et finissent par constituer un collectif qui s'auto-engendre et s'auto-détruit – depuis le piétinement d'inquiétude jusqu'à la débandade d'affolement. La foule ne forme pas aux yeux de Park un *We-group* opposé à des *out-groups*, mais se rêve comme dépourvue de centre et de frontières, se dilue dans une sorte d'extase collective. La dynamique pure de la contagion expressive et émotionnelle lui interdit de se doter de rituels et d'objectifs, d'adversaires et de justifications. La foule tend à se diluer dans l'irrationalité, la spontanéité et la volatilité des mouvements qui l'agitent quand, par une entrée en résonance de cercles vicieux au rayon toujours plus large et à l'oscillation toujours plus forte, elle ne conduit pas à une crise – la dépression financière, la guerre civile, le suicide collectif.

À moins que, nous dit Park, dans un cours non publié de 1934⁷¹, l'énergétique collective soit déviée vers l'organisation du culte de la nation ou d'un chef et vers la manipulation de sentiments de communion mystique. La foule est alors domptée sous la férule d'un « meneur », se fond comme un seul homme, soudée par l'esprit de corps, habitée par une conviction mystique de son destin et prête à mourir pour défendre sa foi. Dans la foule, la conscience perceptive et morale des individus tend à être obnubilée par les mêmes vues, les « idées-forces » de Fournial et de Fouillée⁷² ou les « idées fixes » de Le Bon. L'attention collective se fait obsessionnelle – au lieu de flotter, distraite, dans la lecture des nouvelles et de temps en temps, de s'arrêter sur un thème problématique. La suggestibilité et l'unanimité des consciences vont de pair avec le bouleversement du cours des activités et des interactions ordinaires et avec la levée des contraintes, des obligations et des censures normatives. Comme S. Tchatkhotine en fera la démonstration plus tard, les meneurs hypnotisent la foule, la violent psychiquement par des campagnes de propagande et l'ayant pénétrée de leurs cérémonies et de leurs

⁷¹ Park R. E., *Park Papers*, « Sociology 326-Collective Behavior », Autumn Quarter, 1934, Joseph Regenstein Library, Special Collections, Box 6, Folder 4.

⁷² Fournial H., *Essai sur la psychologie des foules. Considérations médico-judiciaires sur les responsabilités collectives*, Lyon, Storck, Paris, Masson 1892 ; et sur A. Fouillée, Park R. E., Burgess E. W., *op. cit.*, 1921, p. 461 sq.

imaginaires, l'asservissent à leur propre fin⁷³. Autant de thèmes familiers à Chicago.

Cette conception de la foule qui s'auto-produit, mais qui, dans le même mouvement, se projette en un meneur et s'identifie à ce meneur, avait été développée par Freud. La dimension libidinale de sa cohésion n'est guère étudiée à Chicago. Park repère quant à lui plusieurs figures typiques de leaders : le prophète, l'agitateur, le *boss* de parti, mais aussi, le poète, le prêtre, le chef de tribu ou le chef de gang, mais aussi le promoteur, le banquier, le pilier d'église, le coach de football ou le représentant d'association. Il souligne la fonction de maintien de l'intégrité, de l'unité et de la continuité du groupe à travers des schémas d'interaction réguliers avec le leader, mais aussi la fonction de dissémination de l'enthousiasme religieux, des rites et des doctrines par les leaders méthodistes dans une phase de prosélytisme⁷⁴. Dans une adaptation de Simmel, cependant, il montre comment le leader « limite et contrôle la réaction de la masse qui est apparemment passive et soumise à sa conduite » : le leader et la foule entretiennent une relation d'influence réciproque, analogue à celle qui apparaît dans le phénomène d'hypnose entre hypnotiseur et hypnotisé⁷⁵. Le leader s'extirpe de la foule, mais en reste une émanation ; il lui donne une direction à suivre, mais qui lui est dictée par la foule elle-même. C'est comme si la « conscience de groupe » qui unifie les individus dans une « excitation contagieuse » et une « suggestibilité accrue » devait se concrétiser dans l'extériorité d'un leader à leurs « rapports ». L'« épidémie psychique » des suiveurs des jacobins ou des bolcheviks est analogue à une « hystérie religieuse »⁷⁶. Elle crée une communauté affective, faite de foi dans des figures bien tranchées du Bien et du Mal, rassemblée autour de la haine pour les signes du passé, scellée par le sacrifice des intérêts et des préjugés individuels, hermétique aux épreuves de la raison et de la réalité, entretenue par l'induction réciproque entre les sentiments et les croyances des chefs et de la foule.

La secte n'est pas sans points communs avec la foule – S. Sighele la traitait comme une foule homogène et durable. Tandis que la foule est imprévisible, fluente et incohérente, « la secte est un bloc de marbre qui résiste à tous les efforts⁷⁷ ». Qu'elle soit religieuse ou politique, elle ignore les

⁷³ Tchakhotine S., *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1939.

⁷⁴ Park R. E., Burgess E. W., *op. cit.*, 1921, p. 850, p. 353 et p. 917.

⁷⁵ Park R. E., Burgess E. W., *op. cit.*, 1921, p. 697 sq.

⁷⁶ Voir l'adaptation in Park R. E., Burgess E. W., *op. cit.*, 1921, de *The Psychology of Revolution* de Le Bon, p. 905-909 et de *The Psychology of Bolshevism* de J. Spargo, p. 909-915

⁷⁷ Sighele S., *Psychologie des sectes*, Paris, Baillière, 1895, p. 42-51.

relations impersonnelles et prétend fonder l'égalité absolue entre ses membres sur une relation entre frères et sœurs. Elle refuse la compétition et recherche l'unanimité en toutes choses, œuvrant à ramener dans le droit chemin les brebis égarées et éliminant ou excluant de son sein les sujets irrécupérables. Elle impose des règles de conduite à tous les moments de la vie individuelle et collective et requiert un respect sans exception des tabous, des rituels et des croyances qu'elle établit. Elle assène ses idées et ses idéaux comme la seule vérité autorisée et entre dans une compétition féroce avec d'autres sectes pour mobiliser et recruter ses fidèles. Anarchistes, socialistes et communistes en politique, Quakers, Shakers ou Holy Rollers en religion ont des programmes d'action radicale : ils partagent le même fanatisme pour des causes séculières ou sacrées. Mais tandis que les sectes politiques sont « extroverties » et visent la réforme du monde social, l'intransigeance des sectes politiques qui sont « introverties » s'oriente vers la réforme des corps et des âmes⁷⁸. Les unes et les autres se retrouvent à l'origine de tous les mouvements d'institutionnalisation religieuse et politique : les foules qui ne sont pas frappées de dissolution finissent par se stabiliser et par déléguer à un comité ou à un secrétariat, et parfois à un corps spécialisé de fonctionnaires, un certain nombre de tâches indispensables à leur perpétuation. Soit elles contribuent à fonder des publics, soit elles se figent en sectes.

Les sectes, qui cultivent le secret, qui ignorent la tolérance et le pluralisme, qui proscrivent les individualités et qui persécutent les minorités, sont l'antithèse des publics.

Les structures de l'expérience publique

Quelles sont les structures de l'expérience publique qui distinguent le public de la communauté traditionnelle, de la foule et de la secte ?

Selon Park, *le public est sans passé*. Il détache les individus de leurs relations sociales et de leurs convictions morales et les rattache à de nouvelles configurations de liens⁷⁹. Ce processus serait, selon Park, sans histoire, au sens où il n'est pas commandé par une tradition. Mais il n'en hérite pas moins de manières de voir, de dire et de faire, de rapports au pouvoir, au droit et à la violence, de pratiques de la représentation, de la participation et de la délibération qui en sont comme les matrices culturelles. Et s'il se déploie en des lieux et en des moments qui ne sont pas déterminables par leur passé, il n'en trouve pas moins des points d'appui sur des allégeances personnelles ou

⁷⁸ Sur tous ces points : Park R. E., « The Sect and the Crowd », Introduction à P. Young, *The Pilgrims of Russian-Town*, Chicago, University of Chicago Press, 1932.

⁷⁹ Park R. E., *The Crowd and the Public* (1904), H. Elsner Jr (ed.), Chicago, University of Chicago Press, 1972, p. 78.

partisanes, des croyances séculières ou religieuses, des intérêts et des opinions liés à des appartenances de groupe. Le public se caractérise cependant avant tout par sa force de remaniement des convictions et de recomposition des relations. Les idées circulent, se confrontent et se mesurent, s'accordent et s'opposent – émergent des consciences publiques ; les personnes et les organisations se disputent, communiquent et coopèrent, s'affrontent et s'associent – émergent des arènes publiques.

S'il n'a pas de passé, *le public est donc orienté vers un futur*. Les perspectives, les impulsions et les motivations des individus ne sont pas dissoutes comme dans les mouvements de la foule, mais médiatisées par des processus de communication. Le public est une configuration de mœurs et de préférences, d'opinions et de convictions plurielles, qui ne sont pas fixées une fois pour toutes, mais qui sont en train de se faire. C'est à la fois une trame de relations qui se nouent et qui se dénouent, sans s'arrêter dans des équilibres définitifs et un processus de symbolisation en train de se faire, qui ne se ferme pas en idéologie unanimiste. Le public est surtout tendu par des projets, vise des objectifs, s'intéresse à l'actualité et enquête sur l'histoire en vue d'intervenir dans le monde et de le transformer. Il faut rendre justice, reconnaître des droits, redistribuer des ressources, redonner du pouvoir : la flèche du temps qui travers l'expérience et l'action du public est orientée vers un futur à faire advenir.

Le public, qui peut être traversé par des phénomènes de mimétisme et de communion, reste cependant ouvert à *l'exercice d'une raison collective* et à *l'épreuve d'une réalité objective*. La figure du public n'est pas réductible à la figure de la foule déchaînée, sous hypnose, en extase ou en délire, ni à celle de la masse d'individus déracinés, aimantés par la volonté d'un guide. Le public se fait par le travail de réflexion, d'enquête et d'expérimentation de ses membres. Même si Park reconnaît que chaque public a ses « limites propres », ses stéréotypes, ses symbolismes et ses rituels, il s'inscrit dans le projet des Lumières et assigne au public une force d'émancipation de toutes ses adhérences traditionnelles. Le public vise une administration rationnelle des affaires publiques, qui s'appuie sur les ressources de la technique et de la science, mais aussi de la libre discussion entre citoyens. Ils tentent d'établir des faits, de comparer des explications et de choisir entre stratégies avant de donner leur assentiment à des actions qui engagent le bien public. En outre, « si l'on doit tenter de définir la foule et le public à partir de la forme dans laquelle s'exerce le contrôle social, il est clair qu'ils sont à proprement parler les seules formes de société qui peuvent être dites individualistes »⁸⁰. Ces individus aspirent à l'égalité, à la liberté et à la justice, ils ont un souci de vérité, de rationalité et d'équité qui est nouveau dans l'histoire.

⁸⁰. Park R. E., *The Crowd and the Public*, op. cit., p. 81.

Mais rien ne garantit les citoyens de la réalisation de telles aspirations. À l'encontre d'une vision spontanéiste de l'opinion publique et du comportement collectif, Park est tout à fait conscient qu'un régime démocratique et républicain, s'il veut être viable, doit s'institutionnaliser. *Le public s'incarne dans des systèmes d'institutions et de lois, dans des champs d'intérêts et d'opinions*, qui le libèrent des réactions irrationnelles en chaîne de la foule et le protègent des replis identitaires ou communautaires de la secte. Reconnaître qu'il existe une écologie des publics signifie également que l'exercice de l'« intelligence collective » ou de la « justice sociale » n'est pas une simple affaire d'interaction en face à face : cet exercice est objectivé dans des équipements catégoriels et argumentatifs, dans des dispositifs institutionnels et conventionnels qui constituent l'environnement des publics, qui leur offrent des points d'appui, des prises et des leviers pour agir et pour penser. C'est pour cela que les institutions gouvernementales, législatives et judiciaires, les départements et les laboratoires de l'université, les agences de recherche de l'administration, mais aussi hors de l'État, les organes de presse et d'information, les centres sociaux ou les fondations philanthropiques sont cruciales aux yeux de Park ou de Dewey pour la vie des publics. Toutes ces institutions fournissent des cadres et des procédures d'enquête, d'expérimentation et de délibération publique. Même si elles tendent parfois à s'arroger des monopoles, à se fermer en chasses gardées et à jouir de rentes de situation, à s'approprier des prérogatives et à les convertir en moyens de domination, le jeu des *checks and balances* et le pluralisme des intérêts et des opinions se conjoignent à l'opinion publique et au comportement collectif pour favoriser l'épanouissement de l'esprit public et travailler à la réalisation du bien public.

Les structures de l'expérience publique ont donc une matérialité, une extériorité et une objectivité qui peuvent être étudiées par une histoire naturelle des publics.

Le public : délibération, enquête et expérimentation

Park, tout en s'alignant souvent sur l'idée d'un « âge de la discussion » de W. Bagehot, défend au bout du compte une version pragmatiste du public comme communauté de délibérateurs, d'enquêteurs et d'expérimentateurs, proche de celle de Dewey. « La cité est un laboratoire social »⁸¹. La ville, bien sûr, mais aussi la cité comme société politique. La question du public est indissociable de l'avènement de la modernité démocratique : à la coutume et à la tradition se substituent la loi, la technique et l'opinion, mais aussi la

⁸¹ Park R. E., « The City as a Social Laboratory », in T. V. Smith, L. D. White (eds), *Chicago : An Experiment in Social Science Research*, Chicago, University of Chicago, 1929, p. 1-19.

science sociale comme mode d'investigation spécifique. Un tel processus est sensible dans la totalité du monde social. Dans l'industrie et le commerce, les savoir faire traditionnels, d'ordre artisanal et à la transformation lente, laissent la place à des savoirs techniques fondés sur une connaissance scientifique et la production et la distribution sont de plus en plus tributaires d'enquêtes de marché. En religion, les grandes doctrines qui passaient pour des dogmes intouchables sont soumises à une critique historique et la dispute théologique s'intensifie, tandis que les institutions rationalisent leur fonctionnement interne et s'alignent sur les méthodes de relations publiques. L'école doit organiser son enseignement selon les pragmatistes autour des activités d'enquête et d'expérimentation, tant des enfants pour qui c'est la méthode d'apprentissage par excellence que pour les établissements qui mettent en œuvre des pédagogies nouvelles et associent les parents et les experts à leur démarche. La vie familiale et professionnelle doit toujours se réajuster à des conditions changeantes et au lieu d'être fixée par des usages, des règles ou des rituels en apparence immuables, devient un terrain d'innovation permanente, où les rôles, les relations de coopération et les rapports d'autorité sont testés avant d'être adoptés et approuvés. La vie de laboratoire est devenue notre destin.

Mais c'est surtout dans la gestion des affaires publiques que la métaphore prend tout son sens. Une enquête sociale comme le *Pittsburgh survey*, nous dit Park, « fournit une nouvelle méthode d'éducation politique et d'action collective dans les affaires locales », distincte de celle qui aurait pu être conçue et entreprise par les partis politiques ou les institutions étatiques. Il rejoint sur ce point Jane Addams qui avait porté les *Hull House Maps and Papers* en 1895 ou Mead qui avait supervisé l'enquête de l'*University of Chicago settlement* sur les *Stockyards* en 1911. La réforme sociale dans les métropoles urbaines était pensée comme l'abandon de la politique autoritaire ou idéologique et comme l'avènement d'une ère scientifique de la politique. Ce qui signifie plusieurs choses.

Premièrement, il n'y a plus de certitudes sur lesquelles se fonder. Le propre de l'opinion publique et de l'action collective est de devoir construire des faits, trouver des méthodes d'investigation, fixer des protocoles d'enquête, réfléchir sur des données officielles, rechercher des points de comparaison, proposer des modèles d'explication, repérer des foyers d'innovation, imaginer des stratégies d'intervention. Les processus de définition et de maîtrise de situations problématiques ne peuvent pas s'appuyer sur des connaissances acquises, sur des arguments d'autorité ou sur des vérités transcendantes. Les diagnostics et les pronostics, les propositions et les justifications doivent être fondés en fait et en raison pour être acceptables par les publics. Et de plus en plus, le droit, la science et la technique sont impliqués dans cette dynamique. Sans donner dans l'optimisme à tonalité scientiste des pragmatistes, un enjeu crucial est aujourd'hui de trouver les bonnes combinaisons entre politique, technique et science.

Mais deuxièmement, cette dynamique n'est pas seulement d'ordre verbal. Le modèle de la démocratie délibérative ou dialogique s'en tient souvent à l'échange d'arguments rationnels et raisonnables en vue d'atteindre un consensus intersubjectif. Mais il n'est pas seulement question ici d'intercompréhension entre des individus ou entre des groupes : le débat public prend une multitude de formes avec la dispute civique, la polémique journalistique, le procès judiciaire, la controverse scientifique, la bataille politique ou l'arbitrage administratif. L'éducation civique pour les réformistes n'était déjà pas une simple affaire de pédagogie et de discussion. Contre la surestimation des pouvoirs de la parole, il leur apparaissait clairement que l'éducation civique avait un tour pratique. Des équipements devaient être mis en place (bibliothèques, écoles, musées et théâtres) ; la presse avait une responsabilité centrale (voir l'art du reportage engagé des *muckrakers*) ; des canons du bien public devaient être instaurés avec la collecte d'ordures et le dépistage des maladies, la création d'aires de jeux, la lutte contre le travail des enfants ou contre la violence sur les femmes. C'est seulement dans un environnement de justice et de décence qu'un nouveau type de citoyen pouvait émerger.

L'intelligence collective n'est pas une simple affaire de tour de parole et d'accès au débat public. Les recherches sur la cognition distribuée ou les analyses de l'acteur-réseau ont confirmé l'intuition de Park et de Dewey : les publics n'émergent que dans des contextes d'intelligence collective, qui requièrent de transformer le monde en l'équipant de « corpus d'artefacts » et en le peuplant de « procédures technologiques ». Cela implique de standardiser des situations pour pouvoir les comparer et en extrapoler des généralisations, de disposer d'indices et de canons de calcul et de mesure dont la validité est reconnue par tous, de construire des édifices de règles de droit, des encyclopédies de savoirs scientifiques et des corpus de méthodes techniques. Cela implique tout un travail de collecte, de raffinement, de codification, d'induction et de déduction pour produire des savoirs généraux à partir de séries de cas particuliers – et en conséquence, l'invention d'une écologie civique et politique, portée par des institutions étatiques ou par des organisations non gouvernementales. Cela implique enfin les moyens de rendre opérationnels ces différents outils et de former des cohortes de juristes, d'administrateurs, de chercheurs, d'ingénieurs, de techniciens, de leur inculquer les compétences appropriées et de leur fournir les ressources appropriées, de les insérer dans des mondes sociaux, organisationnels et institutionnels.

Qu'est-ce que signifie alors pratiquement que le public éclairé est une communauté d'enquêteurs et d'expérimentateurs ? Soit, des collectifs de citoyens ordinaires acquièrent des compétences juridiques, politiques, administratives, scientifiques et technologiques et deviennent eux-mêmes des experts qui éventuellement se professionnalisent. Soit, ils doivent entretenir des liens avec des élites qui ont la capacité de juger de la véracité des données disponibles, de les associer dans un diagnostic et un pronostic raisonnables, de faire le point en composant entre plusieurs lignes interprétatives, des les

orienter dans le choix de la bonne stratégie d'action. Park n'est sans doute pas loin d'une telle conception de la science sociale, à la Dewey, même s'il en appelle à une institutionnalisation et à une professionnalisation de la discipline et même s'il est beaucoup plus méfiant quant à la compréhension du rapport entre théorie, enquête et pratique. Mais que ce soit par son enthousiasme pour le projet avorté de journal où il avait rencontré Dewey, par sa loyauté et sa persévérance aux côtés de Booker Washington, par son implication dans les questions de politique urbaine à Chicago, par son engagement dans le rapport sur les émeutes raciales de 1919 ou par sa participation au *Race Relations Survey* de Bogardus, enfin par le choix de sa retraite à l'Université Fiske, école d'élite pour les étudiants noirs, Park a montré toute sa vie durant comment les sociologues, en enquêtant et en expérimentant, en enseignant et en écrivant, peuvent contribuer à leur façon à la vie publique.